L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 NOVEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 16 NOVEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les pourteurs.

Les mesures sanitaires en Angleterre.

A l'occasion du Congrès international d'hygiène de Londres, j'ai eu, tout récemment—écrit JEAN FROLLO dans le *Petit Parisien*—l'occasion de signaler les progrès considérables accomplis en Angleterre dans l'organisation des mesures sanitaires et des moyens de défense contre tous les maux résultant d'une mauvaise hygiène.

Les succès, en quelque sorte sans précédents, qu'ont rencontré, dans cette voie nos voisins d'outre-Manche, viennent encore d'être mis en lumière par M. Jules Simon, qui, à la séance de samedi dernier, a fait à l'Académie des sciences morales et politiques une communication à ce sujet dont les éléments étaient empruntés à un travail très documenté de M. Monod, directeur de l'Hygiène publique au Ministère de l'Intérieur.

Rien que M. Monod ne le dise pas en propres termes, il semble résulter de quelques-unes de ses observations que les Anglais ont été surtout conduits à accomplir le grand travail d'assainissement universel dont les résultats apparaissent aujourd'hui par leur grand désir de rendre inutiles les quarantaines, si préjudiciables à leur commerce, qui, fréquemment encore, en vue de préserver l'Europe du choléra et des autres fléaux, sont imposées par les Commissions sanitaires internationales aux navires venant des Indes et des autres pays contaminés ou suspects.

Les Anglais se sont dit qu'il n'était pas nécessaire, pour se mettre à l'abri des épidémies, d'arrêter les arrivages de coton, et qu'on pourrait peut-être, "avec plus d'économie", obtenir le même résultat en se rendant soi-même réfractaire à la pénétration à l'intérieur des germes morbides des maladies exotiques, par l'assainissement largement pratiqué des villes, des villages et des maisons.

Et, là-dessus, il se sont mis à l'œuvre, et ils ont obtenu de tels résultats, que non seulement l'Angleterre n'a rien ou n'a que fort peu à craindre du choléra, fût-il sans contesté importé chez elle, mais qu'encore la plupart des maladies "d'irritables" ont disparu de son sol ou sont en voie de disparaître.

C'est à la suite de l'épidémie cholérique de 1832 que ce mouvement se produisit. Chose assez curieuse! l'œuvre débuta par des dispositions uniquement administratives, paperasseries. L'Angleterre commença par faire de la statistique.

Non seulement on n'avait pas de renseignements sur les causes des décès, mais les décès eux-mêmes n'étaient pas toujours enregistrés. On commença donc par organiser un service d'informations sur les causes des décès, le sexe, l'âge, la résidence des décédés. On connut ainsi quels étaient les lieux où la mortalité était le plus considérable, quelles étaient les maladies qui faisaient le plus de victimes, et l'on constata, en s'appuyant sur des chiffres précis et certains, que le taux de la mortalité s'élevait avec l'insalubrité des conditions générales de la vie.

En France, le problème résolu par les statisticiens et la mort valeuse sur le pavier, on en serait resté là, mais, je l'ai dit, les gens anglais sont pratiques.

Quand on fut fixé sur les moyens de mener à bien l'œuvre projetée, on l'entama résolument. Non seulement on légiféra au Parlement, mais encore on attaqua l'ennemi par le pic et la pioche. On s'en prit aux constructions, au sol, à l'eau, à l'air, à tout.

Les maisons étant mieux construites, la drainage et la ventilation plus complètes, l'eau plus pure, la terre mieux cultivée, le sol desséché et préservé des scrofuleux, la fièvre paludéenne et la dysenterie, jadis si communes, disparurent et la lèpre les suivit; la mortalité diminua en même temps que la moyenne de la vie s'élevait.

Veut-on se faire une idée des résultats obtenus?

Examinons par exemple la décroissance de la variole par suite de l'application des lois qui ont rendu la vaccination obligatoire.

Depuis 1840, date des premiers efforts du Parlement dans cette voie, la mortalité par variole est tombée de 57,2 à 6,5 pour 100,000.

Ces chiffres disent avec assez d'éloquence ce que peuvent les lois générales pour la défense et la conservation de la vie humaine.

D'autres maladies ont été, sinon dans la même proportion, du moins encore considérablement atténuées. La mortalité par fièvre typhoïde est tombée de 0,39 à 0,17 pour 1,000; la mortalité par scarlatine qui oscillait entre 97 et 72 pour 100,000 de 1851 à 1880 est tombée rapidement dans ces dernières années. En 1886, elle était de 17 pour 100,000.

Si tous les maux qui frappent l'humanité avaient pu être attaqués par les mêmes moyens, les conséquences sur la mortalité générale et la durée de la vie seraient bien plus considérables encore qu'elles ne l'ont été; malheureusement, si les progrès sanitaires sauvent un certain nombre d'existences, les conditions de la vie étant devenues plus diverses, on en sème que la loi du travail est devenue plus impérieuse, d'autre part, le goût et le besoin des jouissances s'étant démesurément étendus, ces causes ont nécessairement influencé les statistiques.

Néanmoins, les rapports des populations des dernières années montrent nettement l'amélioration due aux mesures sanitaires: les premiers tableaux que l'on peut consulter et qui sont de 1838 à 1854 montrent qu'à cette époque la durée moyenne de la vie n'était pour l'homme que de 39 ans 91 et pour la femme de 41,85; les tableaux de 1871 à 1880 donnent les chiffres plus élevés de 41,35 pour les hommes et 44,66 pour les femmes.

Une autre preuve des effets des travaux sanitaires est la diminution de la mortalité générale.

De 1846 à 1855, la mortalité anglaise a été de 24,9 pour 1,000; de 1856 à 1870, elle est tombée à 22. La période 1870 1875 donne 20,9; celle de 1875 à 1880 se montait à 20. Enfin, nous trouvons 19,3 de 1880 à 1885; 18,7 de 1885 à 1888, et en 1889: 17,85.

Dans certaines contrées de l'Angleterre où l'hygiène est en honneur, la mortalité est même tombée à 9 pour 1,000; tandis que dans certaines autres où l'industrialisme et les raisons financières ont entravé le progrès, la mortalité monte encore à 30 pour 1,000.

J'ai dit que les Anglais avaient été conduits à entreprendre ce grand travail d'assainissement par une pensée d'économie; aussi n'ont-ils pas manqué de faire le compte de ce qu'ils avaient gagné et perdu dans l'opération commerciale de la préservation nationale.

Ils ont donc déclaré qu'en quinze ans l'Angleterre a fait pour la santé publique (travaux d'assainissement et entretien des services sanitaires) des dépenses totales qui approche beaucoup et peut-être dépasse la somme de 3 milliards.

Mais, à la colonne des bénéfices, ils ont trouvé que, dans le même temps, 876,581 existences ont été préservées.

Or, on calcule, on estime que la vie humaine est un capital mesurable en argent. D'après les travaux de divers économistes, son prix moyen peut être évalué à 3,875 francs. Chacune des existences conservées étant estimée à ce taux, la conservation de 876,581 existences a donné un produit net de plus de 3 milliards.

C'est exactement ce qui a été dépensé en vue d'une meilleure hygiène.

Le compte de la balance, ce qui est pour les Anglais le critérium d'une opération bien faite.

L'Angleterre a ainsi fait la preuve que c'était une bonne spéculation que d'employer les ressources produites par l'épargne à l'amélioration de la santé publique et des conditions générales de l'existence dans toutes les classes de la population.

Il y a là une leçon dont tous les peuples peuvent profiter.

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Frère et Sœur.

(Suite.)

Et dès qu'il fut seul:

—Ce de Varnes est le dernier des misérables, pensa-t-il, mais il joue un jeu dangereux. Après tout, qui songe à ce passé!.....J'aviserai.

Il appuya le doigt sur le bouton de la sonnette.

Un valet de chambre, encore en tenue du matin, entra.

Du premier coup d'œil, il était facile de reconnaître notre ancien ami, Joson Kerhoët.

Mais Joson avait vieilli; Joson n'avait plus son aspect de trompier mal dégrossi, Joson n'était civilisé.

Joson ressemblait à peu près à tous nos confrères du faubourg Saint-Germain ou du faubourg Saint Honoré.

Il était gris de cheveux, blanc de visage. Il ne lui restait rien de sombre dans le face que ses petite yeux très fins et très perçants.

—Monsieur a sonné! dit-il.

—Oui. Il faut vous préparer au départ, Joson. J'ai l'intention de quitter Paris le plus tôt possible.

Le visage du domestique se rembrunit.

Il tortilla dans sa poche un billet qu'il venait de recevoir.

Nous savons ce qu'il contenait.

Ce départ contrariait ses plans.

Au lieu de tout le billet, Joson était à la fois inquiet et satisfait.

Qui donc pouvait lui rappeler le souvenir de son ancien maître Philippe Valencourt?

Ce sera comme monsieur le marquis le voudra, dit-il. Quand monsieur le marquis compte-t-il se mettre en route.

—Mais..... ce soir.

—Je ferai respectueusement remarquer à monsieur le marquis que c'est un peu court pour les préparatifs.

—Demain, si vous le préférez, maître Joson.

—Je suis aux ordres de monsieur le marquis.

Le visage du Breton s'épanouit. Il avait bien quelques rides de plus qu'autrefois, mais Joson était sans prétentions à la beauté.

—C'est à Blangy que nous allons? reprit-il maintenant que sa grande frayeur était passée.

—Sans doute à Blangy.... A quoi pensez-vous?

—Je pense que M. le marquis est resté bien longtemps cet été à Paris.

—Les Affaires....

—M. le marquis est bien bon de s'en embarrasser. M. le marquis peut se donner du bon temps. Il est si riche!.....

François Valencourt avait un petit rire satisfait.

Sans doute il était riche. De ce côté du moins ses ambitions étaient assouvies; il pouvait dormir, bercé par des songes dorés. Il réalisait des économies énormes..... Mais il y avait une ombre au tableau..... Le fils de Varnes! Ce qu'il avait dit à sa femme était trop réel. On s'étonnait dans le monde des libertés presque scandaleuses de cet avocat taré avec la marquise. On eût dit qu'il la tenait sous sa dépendance. De Varnes en parlait avec une familiarité étrange; vingt et les trente mille francs dont l'avare venait de se séparer non sans douleur, lui rappelaient avec plus de force cette liaison sur laquelle il se tenait en endroit vulnérable: l'intérêt.

De là cette résolution subite.

Il avait mal tourné ce de Varnes.

A la suite d'une aventure trop bruyante avec une cliente qui plaidait en séparation de corps, le mari l'avait souffleté, provoqué, contraint à se battre, et lui avait planté trois pouces de fer dans les côtes.

Si l'avocat n'en était pas trépassé, c'est qu'il avait l'âme chevillée au corps.

A dater de cette aventure, le prestige avait été rompu.

De Varnes dégringola d'échelon en échelon.

Il se soutenait encore, mais en se débattant, dans une gêne croissante, flottant entre deux eaux.

Et pourtant Dieu sait ce qu'il avait puisé dans la bourse de ses complices!

François Valencourt voulait à tout prix s'en débarrasser, sans attendre l'heure où la misère le pousserait à bout.

Cette fois il s'était creusé la cervelle pour trouver une idée.

Or, cette idée lui était venue.

—C'est dit, conclut-il, demain, par l'express du matin. Je compte sur vous, Joson.

—Monsieur le marquis n'a rien de particulier à me recommander?

—Non.....Ah! si. Attendez.

Il griffonna à la hâte deux lignes:

" Ma chère amie,

" Nous partons demain pour la Bourgogne. Faites en sorte que votre ami de Varnes vienne nous y rejoindre, pour un séjour de quelque durée.

" F....."

—Tenez, reprit-il, portez ceci à madame. Prévenez aussi mon fils.

—Bien, monsieur.

—Allez, Joson.

Le Breton sortit.

—Demain, pensa-t-il, c'est parfait. Ce soir j'irai au rendez-vous! Mais d'où peut me venir cette lettre et quelle est cette femme?

VI

FLIRTATION.

Et cætera.

La marquise ne s'était pas trompée.

Elle avait traduit en quelques mots l'impression produite par la lettre de sa fille.

Thérèse était contente; Thérèse était joyeuse.

Mais la voyageuse se gardait bien d'en dire la cause.

Sa lettre, malgré ses quatre pages était courte.

Les Anglaises remplissent une ligne avec deux mots.

Thérèse de Blangy n'était pas Anglaise de naissance, mais elle l'était par l'éducation.

Ses allures, sa liberté, son style, étaient ceux d'une miss de la vieille Angleterre.

Pour une maison de l'aristocratie parisienne qui se respecte, une institutrice doit nous venir en ligne directe de la perfide Albion.

L'institutrice est pour nos voisins un article d'exportation. Comme les rasoirs de Sheffield et les cotons de Liverpool.

La maison de Blangy-*Cassey* se respectait étonnamment. Il n'y avait pas un hôtel dans tout le faubourg qui l'fît tant avec plus d'honorabilité et sur un meilleur pied.

Tout y était convenable, confortable et d'une respectabilité parfaite.

On n'y prenait, bien entendu, que des institutrices Anglaises.

Madeleine Arbaud l'avait-elle deviné de longue date ou s'en était-elle informée?

L'un et l'autre peut-être.

Dans le monde on phantasit les louanges des Blangy.

On leur portait envie; on vantait leur bonheur sans égal.

Seulement sur cette maison avantageusement connue, une petite ombre allait en s'agrandissant chaque jour et faisait tache d'huile.

C'était de Varnes.

Son intimité compromettante avec la marquise donnait à penser et restait inexplicable.

Mais nous n'avons pas à nous occuper pour le moment de ce personnage, simple comparse du drame.

Nous disons que la lettre de la malade d'Allevard était imprégnée de joie et d'espérance.

C'est que depuis sa sortie de la maison paternelle, de cet hôtel somptueux où, malgré tout son luxe, il régnait une sorte de torpeur et d'ennui, elle respirait à l'aise, non pas seulement l'air pur et vif des montagnes du Dauphiné, les plus pittoresques peut-être qu'il y ait sur le sol de France mais aussi l'air de la liberté.

Et puis, s'il faut tout dire, son cœur vide jusque-là et qui ne trouvait pas de but, entre un père uniquement occupé de calculs et de gains et une mère emportée dans le tourbillon du monde et obédée par des souvenirs qui, en dépit de la force de sa volonté, pesaient sur son esprit comme ces cauchemars qui la voit nous écrasent la poitrine, son cœur aimant et pur s'était rempli tout à coup d'une vision qui pour elle demeurait ineffaçable.

Ce piéton, élégant dans sa simplicité, à la fière tournure, jeune et robuste, distingué comme un gentilhomme de grande race sous sa vareuse de laine, l'occupait sans relâche.

Même absent, il lui tenait compagnie dans la jolie chambre qu'elle occupait dans l'hôtel du Parc, flanquée d'un côté par sa surveillante, Mme Bernard, et de l'autre par Susanne, sa femme de chambre.

C'était à lui qu'elle songeait en regardant les baigneurs se livrer aux grotesques exercices que leur imposent les docteurs, en buvant matin et soir son verre d'eau minérale, en ouvrant la bouche dans la salle d'inhalation, pour aspirer en pure dévotion ces vapeurs mépitiques qui, selon la Faculté, devaient triompher de la maladie dont elle éprouvait les symptômes. Ce passant l'avait émue.

Elle éprouvait du plaisir à penser à lui.

Qu'avait-elle à ménager, d'ailleurs?

Le docteur n'avait-il pas prononcé timidement, en l'entourant de toutes sortes de précautions, pour épargner les oreilles et le cœur de la mère, ce mot sinistre qui est comme un arrêté de mort:

—Phtisie!

Très intelligente, Thérèse avait tout compris.

Mais, par bonheur pour elle, plus rieuse encore qu'intelligente, toujours prête à railler, elle ne croyait point à cette condamnation.

Sa jeunesse gardait, en dépit des praticiens moroses, les longs espoirs et sa confiance en l'avenir.

Elle avait foi dans la vie.

Elle aussi, et mieux que les médecins, elle étudiait son mal et voulait croire qu'il ne s'appelait pas phtisie, mais ennui!

Elle avait donc accepté avec bonheur le traitement qui lui était imposé parce qu'il lui permettait de s'éloigner, d'aller chercher le ciel bleu, les montagnes violettes, les forêts vertes et de fuir ses grands salons où son père, une plume à la main, calculait dans un coin, tandis que sa mère, toujours en courses, comme si le mouvement avait dû l'étourdir, y montrait un visage ténébreux et chargé de nuages dès qu'elle s'y retrouvait seule en face de ses pensées.

Elle avait dit, avec l'entrain de ses seize ans, à la femme de chambre qui faisait ses malles:

—Comme nous allons nous amuser, Susanne!

Car sa véritable amie, c'était cette Susanne qui l'avait presque élevée, l'amie aussi de Joson Kerhoët, depuis qu'ils étaient ensemble dans la maison.

Et il y avait plus de vingt ans!

Cette femme pouvait dire en toute sincérité que malgré son service irréprochable, malgré ses airs d'attachement, Joson Kerhoët n'aimait pas ceux qu'il servait.

On sait pourquoi.

Chez lui, le masque de dévouement était trompeur.

Joson Kerhoët détestait cordialement ses maîtres. Il faisait cependant une exception.

Et cette exception était en faveur de Thérèse.

Joson se serait cru un monstre d'avoir une enfant qui n'avait de sa vie fait ni voulu de mal à personne.

Le sentiment qu'il éprouvait pour elle ressemblait plutôt à une affectueuse pitié.

Dans l'hôtel de Blangy, Thérèse représentait ces plantes frileuses des pays chauds qui ne meurent pas, mais vivent mal sous notre ciel d'hiver.

Elle avait froid au cœur.

Et dans son voyage de Pontcharra à Allevard, ce cœur souffrant s'était réchauffé comme par miracle.

Il n'avait fallu, pour opérer ce prodige, qu'un regard des yeux veloutés de Philippe Arbaud.

Celui-ci ressemblait peu aux gens qu'elle voyait d'ordinaire.

Depuis sa rencontre avec lui, elle murmurait comme la Marguerite de Faust après la kermesse:

—Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme.

Il y avait un mystère en lui qu'elle ne s'expliquait pas.

Il avait paru d'abord si affectueux pour elle, le bonheur du service qu'il venait de lui rendre; ils sympathisaient si bien comme deux amoureux en marchant côte à côte sur la route.

Et tout à coup il avait changé de ton et de visage.

A quel propos? Elle ne le savait pas.

C'était lorsqu'elle avait prononcé son nom: Thérèse de Blangy.

Alors, brusquement, il était devenu farouche, presque irrité et, sans raison, s'était lancé dans le premier sentier qui se trouvait à sa portée.

Elle ne doutait pas qu'il n'y eût là quelque secret et elle voulait le pénétrer.

Mais comment?

D'abord elle songea à écrire.

C'est toujours la première pensée d'une jeune fille. Ecrire, c'est si facile!

Il n'y avait qu'à jeter ses pensées sur le papier avec cette belle écriture anglaise qu'elle se connaissait, mettre l'adresse:

"M. Philippe, à l'auberge du Buisson", et glisser le billet au guichet de la poste.

Sans doute, la chose allait toute seule et même Thérèse n'était pas embarrassée de la former à prendre:

"Monsieur,

"Vous nous avez quittées si soudainement, si alors que je m'y attendais le moins, qu'il m'a été impossible de vous témoigner ma reconnaissance comme je l'aurais souhaité.

"Le parti fort imprévu que vous avez pris, le mon grand regret, m'a vivement contrarié, d'autant plus que je dois craindre qu'il ne vous ait été inspiré par quelque mécontentement dont je serais cause.

"Je serais bien heureuse d'en mot d'explication, et, si le hasard vous conduit à Allevard, j'espère que vous nous accorderez l'honneur d'une petite visite."

VI

FLIRTATION.

Et cætera.

La tournure n'était pas maladroite, certainement, et au besoin Thérèse en aurait trouvé dix autres.

Mais une réflexion l'arrêta.

Ce Philippe serait-il seulement allé au Buisson, et, si il était allé, ne l'avait-il pas déjà quitté?

Alors, cette petite lettre ne lui parviendrait jamais.

Cette incertitude était insupportable.

Après avoir lutté deux grands jours et deux longues nuits contre le désir de revoir celui qu'elle appelait son sauveur, elle ne put résister davantage et, le troisième jour de son installation à l'hôtel du Parc, au sortir du déjeuner, elle dit à sa surveillante d'un ton délibéré:

—Si nous faisions une promenade aux environs.

La gouvernante était d'un naturel sédentaire, disons le mot, engourdi et paresseux comme celui des marmottes.

Elle serra les lèvres et indiqua par une moue expressive son désir de dégérer au repos.

—On est si bien ici! soupira-t-elle.

—Eh bien! restez-y, ma chère Bernard. Je prendrai Susanne, dit la jeune fille.

La paresse de la gouvernante sombrait ses désirs.

Au fait, une excursion à dos de mulet, avec un guide sûr et une femme de chambre d'âge mûr, n'offre rien de périlleux.

La gouvernante soupçonna sans doute quelque chose.

Elle était si bien, en effet, dans ce beau parc aux allées ombreuses où l'air coule, par vingt ruisseaux dans l'herbe verte, parmi ces malades qui tousseraient, secoués par des quintes, en face de ces vastes horizons aux aspects variés, vallées encaissées entre des falaises de rochers, aiguilles aux nuits formes hérissant les sommets neigeux, fraîches sources glissées aux parois des montagnes à pic!

Elle put voir de son fauteuil de zone sa malade, alerte et joyeuse, juchée sur un mulet, à côté de Susanne installée sur une autre bête, sous la garde d'un montagnard en veste grise, orné d'une belle ceinture rouge, le chapeau de paille à larges bords tout cabossé sur la tête, et la petite caravane sortit du parc pour ne se perdre dans le dédale des rues de Bourg.

C'était un spectacle d'une fraîcheur incomparable.

Mlle de Blangy avait tiré de ses malles un plus charmante toilette.

Sa robe bleue était nouée à sa taille par des rubans bleus. Ses pieds chaussés de petits souliers se cambraient sur les étriers en montrant un bout de ses bas de soie gris-perle; tandis que de sa main droite gantée elle tenait une pomme d'or ciselée, elle abritait son chapeau aux fleurs fines posé comme un papillon sur ses cheveux blonds.

Lorsqu'elle arriva, après une heure de marche lente, aux premières maisons du Buisson, son visage se colorait d'une vive rougeur à cause de l'animation du voyage et surtout de l'émotion qu'elle éprouvait en se posant à elle-même cette question:

—Est-il là?

Cette émotion fut de courte durée:

En approchant de l'auberge de la Truite, la première tête qu'elle aperçut fut celle qu'elle cherchait.

Philippe à sa fenêtre, accoudé à l'appui du balcon, parmi les verdures qui le recouvraient à demi, sondait de son regard inquiet le sentier qui descend du Buisson vers Allevard, en se demandant de son côté:

—Viendra-t-elle?

Le muleté de la jeune fille vint tout droit à la porte de la Truite. Il connaissait l'écurie.

Le fouet du muletier claquait joyeusement.

La figure rejouie de la bonne se montra souriante.

—C'est vous, Césaire! dit-elle.

—Comme tu vois. Des clientes que je t'amène.

Il se pencha à l'oreille de la servante.

—Et des belles, mille diez! fit-il.

Il parlait que la petite est riche à millions.

Marie Louise resta indifférente.

Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire des clientes riches? L'argent n'avait pas grand intérêt pour elle. Elle était sûre de n'en jamais avoir et elle aurait donné tout un lot d'héritières, comme cette blonde chétive, pour un beau garçon comme son client du troisième, sous les combles.

La femme de chambre cependant était déjà descendue de sa mule, tandis que la maîtresse sautait à l'autre bête, non sans avoir du haut de la selle lancé à son prétendu sauveur, immobilisé à sa fenêtre, un coup d'œil engageant qui disait:

—Allons donc! Venez! On vous attend!

Philippe resta un instant perplexe, mais s'il hésita, ce ne fut pas longtemps.

Il descendit lentement l'escalier de sapin avec une pointe de remorde, comme s'il avait vu entre lui et mademoiselle de Blangy l'image irritée de sa sœur et bientôt il se trouva auprès de Thérèse.

Elle lui tendit la main. Il y mit la sienne.

—Si vous saviez, dit-elle sans embarras, avec la liberté des enfants gâtés de leur enfance et à qui rien ne résiste, comme j'ai eu peur de ne plus vous retrouver!

Marie-Louise demandait:

—Qu'est-ce qu'il faut servir à ces dames?

—Qu'est ce que vous avez? Du lait?

—De première qualité.....tout chaud, si vous voulez.

—Eh bien! servez-nous là-bas, sur cette petite table, sous les châtaigniers.

Thérèse montrait un groupe de grands arbres, aux troncs énormes, aux branches tordues par les vents d'hiver qui soufflent en foudre sur ces hauteurs.

Et s'adressant à Philippe:

—Nous serons très bien pour causer.

Elle ne lui laissa pas le loisir de la réflexion.

—Venez, ordonna-t-elle, d'un petit ton péremptoire. Venez aussi, Susanne. Nous n'avons rien de secret à nous dire.

Et comme pour excuser sa hardiesse:

—Moi, dit-elle, j'espère que je n'aurai jamais rien à cacher de mes pensées et je voudrais vivre dans une maison de verre.

Elle qui les faisait assis l'un en face de l'autre, à l'une de ces tables de guinguettes qui sont partout les mêmes, elle reprit en aspirant de toutes ses forces l'air balsamique qui l'égénait:

—Comme on est bien ici! Cela vaut mieux que les mauvaises eaux qu'on boit là-bas.

Elle montrait du doigt Allevard.

Elle se mettait bien, en effet, près de ce grand diable qui lui demandait, un peu sauvage, qui la regardait à la dérobée de ses yeux doux comme de satin et n'osait lui adresser la parole.

Elle comprenait son trouble aux rougeurs fugitives qui passaient sur ses joues, à la contraction de ses lèvres, au pli de son front sans rides, mat et mat sous sa toison de cheveux noirs et brillants.

Et, décision du sort, il l'avait peut-être en effet sauvée d'un danger de mort!

Car, au fond, elle avait raison! Sans lui, au bout de compte, elle aurait pu être précipitée, la tête dont paraîtraient les chevaux, au tournant de la route, dans un ravin à pic, à trente pieds plus bas, sur les quartiers de roche du torrent, brisée!

Et le cœur de son front se creusa plus profondément à une sinistrum, un dégoût imprimerait à ses lèvres cette grimace du dépit et facile à reconnaître qu'elle frappa la femme de chambre elle-même.

—Vous souffrez? dit-elle avec douceur.

—Moi, fit il en sursaut.....Non. Pourquoi souffrirais-je?

—Alors, à quoi pensez-vous? demanda Thérèse.

—Je pense qu'en effet on est bien ici et que je voudrais y oublier le reste du monde.

—Seul?

—Avec une personne qui m'est bien chère.

Mademoiselle de Blangy y pâlit.

Cette elle n'aimait pas ce jeune homme.

Quoi qu'on en dise, l'amour frappe rarement comme un coup de foudre et, s'il est en germe dans un premier regard, il lui faut, pour se jouer des cœurs incoutents et purs, vierges même, le temps de se développer, de croître et de s'enraciner.

Plus les racines sont fortes et profondes plus l'arbre est vigoureux et durable.

Mademoiselle de Blangy n'était sentie touchée dès la première minute de sa rencontre avec le fils de Madeleine Stéfani; elle avait été frappée de l'expression fière et triste de ce jeune homme qui lui rendait un service inoubliable avec tant de courage et de simplicité; elle avait admiré sa grâce et sa distinction: de plus sa disparition soudaine, presque au frite au moment où elle venait de lui révéler son nom, avaient piqué sa curiosité au vif, mais elle n'aimait pas encore, dans le sens vrai du mot.

Il y avait une attraction, une curiosité, un désir de connaître..... N'est-ce pas là le premier pas vers l'amour?

Mais sommes restés seuls tous deux.... Il y a bien longtemps déjà.

—Elle est belle, j'en suis certaine, demanda la jeune fille.

Philippe ne répondit point.

—Pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas? reprit Thérèse.

—Nos goûts ne sont pas les mêmes. Elle veut tout savoir, tout apprendre... Peut-être a-t-elle de secrètes ambitions.... bien inutiles.... Moi, je pense que la vie est courte, que le premier des biens, c'est le repos, et qu'en sommes on n'a que faire d'un bagage de science inutile.

—Vous étudiez cependant?

—Oui, par devoir, pour être bon à quelque chose, mais au fond je porte envie aux gens qui lézardent au soleil, sous les portiques des palais italiens et je voudrais que ma vie fût un long rêve!.....

—Vous êtes poète!.....

—Non, je suis paresseux..... indifférent aux richesses..... ami de la solitude. Ainsi, tenez, depuis trois jours que je suis ici, je me trouve heureux comme un roi. C'est le repos, le silence..... Je passe des heures étendu sur la mousse des roches en contemplant les cimes des montagnes où les aigles tournoient et l'infini des horizons où le regard se perd.

Il parlait d'une voix admirablement timbrée. C'était comme une musique qui s'échappait de sa bouche.

—Naître, souffrir, dormir et mourir, n'est-ce pas là toute notre histoire? dit il.

Mademoiselle de Blangy demeurait rêveuse.

—Il y a aussi aimer, murmura-t-elle.

Philippe éprouva un serrement de cœur et garda le silence.

Aimer! n'est-ce pas été presqu'un crime de sa part? Pouvait-il entendre ce mot charmant sortir des lèvres de la fille de cet odieux et méprisable François Valencourt, le véritable meurtrier de sa mère?

Il fit un effort pour se lever du banc et demeura cloué à sa place, les pieds lourds comme du plomb, impuissant à faire un mouvement.

Il chercha machinalement le retenir.

Il voyait, sans oser la fixer, les yeux limpides de mademoiselle de Blangy chercher les siens, se traiter amalgris, se donne figure pâlie, implorer pour ainsi dire un pitié, d'une tendresse lui venait pour cette enfant qu'il ne se sentait pas la force de haïr.

Marie-Louise apporta les tasses de lait.

Ce fut une heureuse diversion.

Il y eut comme une chute de deux jeunes gens se rencontrant.

Et ces deux têtes se baissèrent d'un commun accord et pour se donner une contenance, Thérèse se tourna vers sa femme de chambre et lui dit:

—On m'a bien recommandé de rentrer en plein soleil..... Il faut que notre temps s'épuravoe touche à sa fin.

—Voyage, travaille, étudie, deviens un bon médecin. Plus tard, dans cette compagne où tu te plais, tu rendras service à tes voisins et tu seras adoré de tous.

—Le docteur Arbaud, le bon docteur Arbaud, si complaisant, si désintéressé, si dévoué aux pauvres, voilà ce qu'on dira de toi.

—Pensez-vous?

—Moi, on n'est pas Arbaud que je voudrais s'appeler, mais Valencourt, comme notre père, ou plutôt joindre ces deux noms pour n'en former qu'un.

—Je t'embrasse tendrement.

—Songe à ce que je t'ai dit. Ne reste pas à Allevard.

—Plus doux t'en serait le séjour, plus plus grand ton devoir est de fuir.

—Ne m'écris pas à moins que ta santé ne t'en fasse un devoir impérieux, ce qui je l'espère, n'arrivera pas.

—Tes lettres m'amolliraient le cœur et j'ai besoin de tout mon courage.

—N'essaie plus de me revoir.

—Tu ne me trouverais pas. Je pars et ne fais que passer ici; mais pense que si je garde le silence, c'est que vous n'avez rien à craindre à mon sujet.

—Un dernier baiser.

" Ta sœur,

" MADELEINE."

VII

UN ENNEMI INTIME

Joson Kerhoët n'était, on le sait, qu'un enfant trouvé du Morbihan, et son éducation avait été des plus sommaires.

Sous le régiment, l'alphabet lui serait resté inconnu et pour compter jusqu'à deux dizaines, il aurait été obligé de se livrer à des efforts d'intelligence incroyables.

Joson à présent n'était ni un pédant, ni un savant, mais trente ans de Paris l'avaient perfectionné.

A l'hôtel de Blangy, son service fait, il lisait couramment les journaux de son maître et au besoin il n'aurait pas été embarrassé pour s'assurer du contenu de sa correspondance, si l'envie lui en était venue.

Or, son service ne lui prenait pas beaucoup de temps.

Joson, favori du marquis de Blangy, avait un second valet de chambre sous ses ordres et il était plutôt attaché à la personne du maître qu'à celle de la maison et des objets familiers du marquis.

Joson s'élevait par la force de l'habitude au rang de ce qu'on appelait jadis un premier valet.

Parfois même, François Valencourt, cet être fermé, cadenassé comme un coffre-fort, intérieur et secret comme un confessionnal, se laissait aller à des confidences avec son fidèle Breton.

Joson Kerhoët avait en cette habileté supérieure de le pénétrer de son attachement et de lui inspirer confiance.

C'était là franchement un chef-d'œuvre.

La somme de fausse bonhomie, d'astuce et de discrétion nécessaire pour en arriver là aurait fait le succès d'un demi cent de sociétaires du Théâtre-Français, ce qui n'est pas peu dire. François Valencourt estimait Joson Kerhoët le plus dévoué des serviteurs et le marquise le trouvait de son côté.

Ils avaient la foi. Rien n'est plus roluste et plus difficile à désunier.

Certes nous ne dirons pas ce qu'ils se trompaient grossièrement, car d'autres y étaient tout près comme eux, mais ils se trompaient.

Si Joson Kerhoët demeurait fidèle à quelqu'un ou à quelque chose, c'était au souvenir de son ancien maître.

L'idée de Philippe Valencourt lui était aussi présente que vingt ans plus tôt.

Son histoire et celle de Madeleine Stéphanie l'occupaient comme au premier jour, alors que seul il était en possession du secret des deux amants.

A chaque instant il se livrait dans son esprit à des combinaisons qui n'avaient rien de flatteur pour le survivant des deux frères, mais il restait muet comme la tombe, ne laissait rien voir de ses impressions, correct dans sa tenue, bon à rien faire qu'à servir, complaisant et prêt, généraux à l'occasion, dans le fond de la maison qu'une amie avec laquelle il se livrait parfois, Susanne, montée en grade, elle aussi, et devenue femme de chambre de mademoiselle Thérèse de Blangy.

Joson Kerhoët et Susanne, par une de ces ententes fréquentes entre gens de grande maison, se tenaient comme les doigts de la main, mais discrètement, comme deux amants qui ne veulent le reste du monde.

—Seul?

—Avec une personne qui m'est bien chère.

Mademoiselle de Blangy y pâlit.

Cette elle n'aimait pas ce jeune homme.

Quoi qu'on en dise, l'amour frappe rarement comme un coup de foudre et, s'il est en germe dans un premier regard, il lui faut, pour se jouer des cœurs incoutents et purs, vierges même, le temps de se développer, de croître et de s'enraciner.

Plus les racines sont fortes et profondes plus l'arbre est vigoureux et durable.

Mademoiselle de Blangy n'était sentie touchée dès la première minute de sa rencontre avec le fils de Madeleine Stéfani; elle avait été frappée de l'expression fière et triste de ce jeune homme qui lui rendait un service inoubliable avec tant de courage et de simplicité; elle avait admiré sa grâce et sa distinction: de plus sa disparition soudaine, presque au frite au moment où elle venait de lui révéler son nom, avaient piqué sa curiosité au vif, mais elle n'aimait pas encore, dans le sens vrai du mot.

Il y avait une attraction, une curiosité, un désir de connaître..... N'est-ce pas là le premier pas vers l'amour?

Mais sommes restés seuls tous deux.... Il y a bien longtemps déjà.

—Elle est belle, j'en suis certaine, demanda la jeune fille.

Philippe ne répondit point.

—Pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas? reprit Thérèse.

—Nos goûts ne sont pas les mêmes. Elle veut tout savoir, tout apprendre... Peut-être a-t-elle de secrètes ambitions.... bien inutiles.... Moi, je pense que la vie est courte, que le premier des biens, c'est le repos, et qu'en somme on n'a que faire d'un bagage de science inutile.

—Vous étudiez cependant?

—Oui, par devoir, pour être bon à quelque chose, mais au fond je porte envie aux gens qui lézardent au soleil, sous les portiques des palais italiens et je voudrais que ma vie fût un long rêve!.....

—Vous êtes poète!.....

—Non, je suis paresseux..... indifférent aux richesses..... ami de la solitude. Ainsi, tenez, depuis trois jours que je suis ici, je me trouve heureux comme un roi. C'est le repos, le silence..... Je passe des heures étendu sur la mousse des roches en contemplant les cimes des montagnes où les aigles tournoient et l'infini des horizons où le regard se perd.

Il parlait d'une voix admirablement timbrée. C'était comme une musique qui s'échappait de sa bouche.

—Naître, souffrir, dormir et mourir, n'est-ce pas là toute notre histoire? dit il.

Mademoiselle de Blangy demeurait rêveuse.

—Il y a aussi aimer, murmura-t-elle.

Philippe éprouva un serrement de cœur et garda le silence.

Aimer! n'est-ce pas été presqu'un crime de sa part? Pouvait-il entendre ce mot charmant sortir des lèvres de la fille de cet odieux et méprisable François Valencourt, le véritable meurtrier de sa mère?

Il fit un effort pour se lever du banc et demeura cloué à sa place, les pieds lourds comme du plomb, impuissant à faire un mouvement.

Il chercha machinalement le retenir.

Il voyait, sans oser la fixer, les yeux limpides de mademoiselle de Blangy chercher les siens, se traiter amalgris, se donne figure pâlie, implorer pour ainsi dire un